



Le manoir Rouville-Campbell de Mont-Saint-Hilaire

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE BELOEIL - MONT-SAINT-HILAIRE

Le fantôme des Campbell	3
Les roses de Saint-Bruno	8
Le curé Noiseux coeur d'or ou homme d'argent? ..	21

Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire

Case postale 12, Beloeil (Québec) J3G 4S8

Membre de la Société d'histoire de la Vallée du Richelieu
et de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec.

BUREAU DE DIRECTION

Président:	Michel Clerk
Vice-président:	Roger Saint-Jacques
Secrétaire:	Alain Côté
Trésorière:	Louise de Grandpré
Directeurs:	Jacques Crépeau Pierre Lambert

La société publie des textes d'intérêt local et régional (vallée du Richelieu) traitant d'histoire, de généalogie et de sujets connexes. Les manuscrits, dactylographiés à double interligne et remis en double exemplaire, sont soumis au comité de rédaction qui les accepte, les rejette ou propose des modifications. Les auteurs sont priés de consulter un numéro des Cahiers pour connaître la façon de disposer leur texte.

Les Cahiers paraissent en février, juin et octobre. Les numéros 1 et 2 sont épuisés mais on peut en obtenir des photocopies d'excellente qualité. Les numéros 1 et 2 (photocopies) de même que les numéros 3 à 20 coûtent **3,50 \$** chacun; le numéro 21, **5,00 \$**. Les numéros 22 à 30, **4,50 \$**. L'abonnement par la poste aux numéros 31, 32 et 33 est de **20 \$**. Pour tout renseignement à ce sujet, s'adresser au Responsable des Cahiers, C.P. 12, Beloeil (Québec) J3G 4S8.

COMITÉ DE RÉDACTION

Louise de Grandpré et Pierre Lambert, présidents
Armand Cardinal et Michel Clerk

©Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire 1990

Tous droits de reproduction réservés.

Typographie, montage et impression: S.T.ART (Beloeil)

Dépôt légal: premier trimestre 1990. Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN: 0225-5359

Les Cahiers d'histoire

de la

Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire

11^e année

N^o 31

Février 1990

SOMMAIRE

<i>Le fantôme des Campbell</i> par Réal Fortin	3
<i>Les roses de Saint-Bruno</i> par Lise Dumont	8
<i>Le curé Noiseux: coeur d'or ou homme d'argent?</i> par Pierre Lambert	21
<i>Chronique des livres</i> par Louise de Grandpré	40

Les *Cahiers d'histoire* de la Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire bénéficient chaque année d'une aide financière de la Société d'histoire de la Vallée du Richelieu.

Le fantôme des Campbell

RÉAL FORTIN

L'auteur, membre de la Société d'Histoire du Haut-Richelieu, a publié plusieurs ouvrages au cours des dernières années, notamment Petite histoire de Saint-Luc, Bateaux et épaves du Richelieu, Les constructions militaires du Haut-Richelieu (en collaboration avec Pierre-B. Cadieux) et, plus récemment, La guerre des Patriotes le long du Richelieu. Il soumettait l'an dernier au concours Percy-W.-Foy de la Société d'Histoire de la vallée du Richelieu, un manuscrit intitulé Récits, légendes, épopées et énigmes du Richelieu, dont nous extrayons les pages suivantes.

Le 16 avril 1844, le major Thomas-Edmund Campbell, descendant d'une illustre famille écossaise, se portait acquéreur de la seigneurie de Rouville qui, jusque là, avait appartenu à la famille Hertel de Rouville. Il s'y établit deux années plus tard¹. Comme plusieurs autres Écossais qui s'établirent au Canada à cette époque, il transportait avec lui un bagage culturel imprégné du sens de la loyauté et du respect envers la famille et surtout son clan. Au dix-huitième siècle, l'oncle de Thomas Edmund, Duncan, fut marqué par les maléfices du mauvais sort et fit entrer de plein pied la famille Campbell dans le monde de la légende. Même si ce récit s'est déroulé en dehors de la région actuellement étudiée, nous croyons important de la relater considérant qu'elle appartient à l'une des grandes familles de Saint-Hilaire.

Duncan Campbell habitait alors dans un château de la vallée de Awe en Écosse; il y portait le prestigieux titre de Laird of Inverawe qui pourrait se traduire par Seigneur d'Inverawe. Un certain soir d'orage vers minuit alors qu'il lisait près du feu, Duncan entendit de bruyants frappelements à sa porte. Sans la moindre hésitation, il s'y dirigea et fut surpris par la violence de la pluie quand il ouvrit: il y aperçut aussitôt un étranger mouillé jusqu'aux os et dont le visage n'arrivait à dissimuler une hantise terrifiante. Son tartan semblait taché de sang: «De grâce, donnez-moi asile», supplia-t-il en ajoutant que des hommes le pourchassaient pour venger la mort de celui qu'il venait

de tuer. «J'étais en état de légitime défense et croyez que j'aurais tout fait pour éviter ce drame», compléta-t-il. Le seigneur d'Inverawe avait l'habitude de prendre de promptes décisions et il savait que le temps ne lui permettait pas de prendre toutes les informations qu'il aurait souhaitées. Il se contenta de demander: «T'es-tu combattu loyalement?» En entendant l'étranger le jurer, Campbell le fit entrer. L'étranger sembla soulagé mais une inquiétude vint assombrir son visage:

- Vous ne me livrez pas à mes ennemis?

- Non.

- Pouvez-vous me le jurer?

- La parole d'un Campbell devrait te suffire; mais si cela peut te soulager, je te le jure.

Il s'empessa de conduire le réfugié dans une pièce du sous-sol et s'en retourna près du feu. On frappa à nouveau à sa porte. Un groupe d'hommes armés questionnèrent froidement: «Avez-vous vu un homme passer par ici: il vient de tuer votre cousin Donald. Nous cherchons cette fripouille.»

Pendant quelques instants, Campbell ressentit un étourdissement provoqué par ces révélations catastrophiques: le meurtrier à qui il avait donné asile venait de souiller de sang le clan des Campbell. Cependant, sa parole lui sembla plus importante que la loyauté qu'il devait aux siens et il finit par répondre qu'il n'avait vu personne.

Après qu'il eut fermé la porte, le seigneur d'Inverawe alla s'allonger sur son lit, torturé par la décision qu'il venait de prendre et, malgré cette hantise et les fracas du tonnerre, il parvint péniblement à s'endormir. D'un sommeil nerveux marqué par de fréquents sursauts dont on ne pouvait pas dire s'ils étaient causés par le remords ou la tempête. Tout à coup, une voix forte vint le sortir de son sommeil: «Inverawe! Le sang a coulé; ne protège pas le meurtrier!» Campbell reconnut la voix de son cousin et il vit que le fantôme portait le tartan de son clan: dans sa main, il tenait une dague ensanglantée.

«Inverawe! Inverawe! Le sang a coulé; ne protège pas le meurtrier!» répéta le fantôme avant de disparaître.

Tout en larmes, Campbell sortit de son lit et passa le reste de la nuit à réfléchir au mauvais sort dont il venait d'être victime. À l'aube, il accourut auprès de l'étranger pour lui apprendre qu'il ne pouvait plus le garder sous son toit. L'autre lui fit remarquer qu'il avait pourtant juré de ne pas le livrer à ses poursuivants. Piteux, Campbell lui admit qu'il le savait fort bien et il le conduisit dans une crevasse sécuritaire au flanc d'une montagne.

La seconde nuit, le fantôme de son cousin réapparut et répéta froidement les mêmes mots: «Inverawe! Inverawe! Le sang a coulé: ne protège pas le meurtrier!» Encore une fois, Campbell passa une nuit blanche. Il sentait que tous les ancêtres de son clan venaient lui reprocher l'accueil qu'il avait fait à l'étranger. Aussi, il prit la ferme décision de retourner auprès du meurtrier et de le livrer aux autorités. Mais, quand au petit jour il se rendit au repère, il n'y trouva personne: l'homme avait deviné le décision de son protecteur et il avait fui. Soulagé, Duncan Campbell s'en retourna d'un pas plus léger: il n'aurait pas à manquer à sa parole et il ne cachait plus celui qui avait fait coulé le sang de son clan.

La troisième nuit lui parut plus douce et il passa calmement au sommeil. Mais la voix du fantôme vint le réveiller une dernière fois: «Inverawe! Inverawe! Adieu, nous nous reverrons à Ticonderoga!» Quel était donc ce lieu auquel il venait d'être convié? Jamais n'avait-il entendu parler de cet endroit auparavant. Et, durant les mois qui suivirent, il s'empressait auprès des voyageurs pour leur demander des renseignements à propos de ce lieu sinistre et maudit; personne ne put lui répondre. Les années passèrent et le fantôme semblait avoir oublié sa promesse de vengeance. Campbell se fit officier dans le régiment des Black Watch. En mai 1756, il fut envoyé en Amérique sous le commandement du lieutenant colonel Francis Grant.

La tragique guerre de conquête sévissait rageusement entre les deux colonies nord-américaines. Elle augurait très mal pour les Britanniques qui subirent d'importantes défaites avant de passer à la victoire définitive en 1760: en 1757, l'armée française s'emparait du fort Guillaume-Henri (William Henry) au lac George. L'année suivante, l'armée britannique commandée par Abercrombie assiégea le fort Carillon construit sur le lac Champlain tout près du passage menant au lac George; les Black Watch faisaient partie de l'expédition. En cours de route, Duncan Campbell se montra peu enthousiaste, convaincu que ce siège était perdu d'avance.

L'assaut devait avoir lieu le 7 juillet. Au cours de la nuit précédente, Campbell allait s'assoupir quand il aperçut une main qui tenait une dague ensanglantée: «Inverawe! Inverawe! Le sang a coulé; le sang coulera! Te voilà à Ticonderoga!» Duncan Campbell comprit qu'il ne pouvait plus échapper à son sort. Il se rendit auprès de ses amis pour leur apprendre ce qui venait de lui arriver et leur confier ses dernières volontés. Ceux-ci connaissaient déjà les apparitions qu'avait eues Campbell. Ils savaient également que les Amérindiens nommaient Ticonderoga le site sur lequel les Français avaient érigés le fort Carillon mais ils s'étaient gardé de le dire à leur ami qui devenait tout imprégné d'une morosité malade quand on lui rappelait sa mésaventure. Aussi, ils commencèrent à prendre au sérieux cette histoire de fantôme quand Campbell leur fit ses adieux.

Le lendemain, au cours du combat qui allait se solder par une seconde victoire française, Duncan Campbell fut blessé au bras et dut se retirer. Le chirurgien constatant le mauvais état du bras fut contraint de l'amputer. Après la défaite, alors que les Britanniques retraits vers Albany, Duncan Campbell rendit l'âme et il fut enterré dans le petit cimetière du fort Edward.

Depuis ce temps, à Ticonderoga, quand l'orage gronde sur les montagnes, on raconte qu'on peut entendre les notes stridentes d'une cornemuse. Et, qu'on puisse apercevoir derrière les éclairs, Duncan Campbell et son cousin Donald² marchant côte à côte. Parlant du manoir Campbell de Saint-Hilaire, le célèbre conteur Hector Grenon prétend que certaines personnes avaient affirmé «que le fantôme, arrivé maintenant en Amérique, s'amuserait encore à hanter les lieux des Campbell de temps à autre...»³.

NOTES

1. CARDINAL, Armand, *Histoire de Saint-Hilaire*, éd. du Jour, Montréal, 1980, pp. 65-67.
2. LONERGAN, Carroll Vincent, *Ticonderoga historic portage*, Fort Mount Hope Society press, Ticonderoga, N.Y., 1975, PP. 47-53.
3. GRENON, Hector, *Le long du Richelieu*, éd. Stanké, Montréal, 1976, p. 73.

Les roses de Saint-Bruno

Mount Bruno Floral

LISE DUMONT

L'auteur, membre de la Société d'Histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire, poursuit depuis plusieurs années ses recherches sur l'histoire de Saint-Bruno, déjà publiées en partie dans notre Cahier 16: Les moulins de l'ancienne seigneurie de Montarville. Elle nous présente ici une version retouchée d'un manuscrit primé au concours Percy-W.-Foy 1986 et intitulé Les 74 années d'histoire de Mount Bruno Floral, 1908-1982.

Introduction

Bien avant la présence des humains sur terre, des rosiers poussaient à l'état sauvage (églantiers) dans les régions à climats tempérés de l'Amérique et de l'Europe. Au cours des siècles, les horticulteurs ont créé de nombreuses variétés de roses toutes issues de ces rosiers sauvages¹.

L'hybridation se faisait principalement par greffage et bouturage, deux techniques aussi utilisées à la roseraie de la compagnie Mount Bruno Floral.

De 1908 à 1982, Mount Bruno Floral pratiquera la culture en serre de milliers de plants de rosiers et l'entreprise favorisera une activité économique valorisante pour la communauté de Saint-Bruno-de-Montarville.

La floriculture à la montagne

Le fondateur et propriétaire de Mount Bruno Floral, le banquier Edson Loy Pease réserva pour sa compagnie une petite partie de l'ancien domaine seigneurial qu'il avait acquise le 15 juillet. 1897².

Déjà passionné de plantes, M. Pease créa la modeste entreprise en exploitant dès 1908³ une première serre de 300' x 40'.



*Edson Loy Pease,
1856-1930.*

En 1909, il ajouta une deuxième serre de mêmes dimensions⁴. Une chaufferie alimentée en charbon faisait face aux serres.

Quelques employés veillaient à la croissance des roses, oeillets, pois de senteur, violettes, chrysanthèmes⁵ et lis de Pâques⁶. L'expédition de ces fleurs jusqu'à la gare de Saint-Bruno était très difficile en hiver et la compagnie dut quitter la montagne en 1910⁷.

L'établissement de Mount Bruno Floral près de la gare

Installée définitivement près de la gare (second rang des Grands Étangs) sur un vaste terrain de 180 arpents, Mount Bruno Floral redémarre ses activités de floriculture par l'inauguration de 4 serres: 2 de 150' x 50' et 2 autres de 100' x 50⁸.

La compagnie produira les mêmes variétés de fleurs pendant quelques années puis se spécialisera à partir de 1922 dans la culture des roses. Le nouveau conseil d'administration maintenant sous la présidence de Harold, fils cadet de M. Pease, ouvre la même année à Montréal son commerce de gros de fleurs coupées provenant de producteurs du Québec et de l'Ontario⁹.



La roseraie en 1927 comprenant les serres n°1 à 7.